

Le sacrifice

Un froid de gueux, insidieux et puant la misère et le chagrin, régnait sur Paris ce 15 décembre 1809 au soir. S'ils s'arrêtaient parfois dans la rue, bien rarement, pour échanger quelques propos, les passants évoquaient l'horreur de l'hiver précédent, où la température était tombée à -21 °C dans la capitale. Et que dire de la terrible disette : le bois et les vivres s'étaient raréfiés jusqu'à disparaître car le ravitaillement s'était interrompu. Même s'ils ne se trouvaient qu'à deux lieues des villes, les fermiers et les marchands ne voulaient plus s'aventurer sur les chemins enneigés.

Aussi le feu dansait-il dans toutes les cheminées du palais des Tuileries. Des flammes plus douces palpitaient sur les lustres, candélabres et bras de lumière, faisant pleurer la cire et scintiller les bijoux des femmes et les galons et passementeries des costumes d'apparat masculins. Majestés et Excellences arrivaient en petits groupes depuis 20 heures et emplissaient la salle du Trône. Rois d'Europe, princesses étrangères, princes d'Empire, officiers du Conseil privé, dames de l'impératrice, dames d'honneur des princesses.

Puis apparut Madame Mère, Laetitia, le pas fragile, voûtée sous sa pelisse de martre, escortée de près par sa dame d'honneur et précédant deux de ses fils, Louis, roi de Hollande, et Jérôme, roi de Westphalie, avec leurs épouses, Hortense de Beauharnais et Catherine de Wurtemberg. Puis Pauline et Caroline, sœurs de l'Empereur, accompagnées de leurs époux, le prince Camille Borghèse, duc de Guastalla, et le maréchal

Joachim Murat, roi de Naples. Puis encore Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie.

Ne manquaient à l'appel que Lucien, prince de Canino, disgracié, Maria-Anna, dite Élixa, grande-duchesse de Toscane, et Joseph, roi fantoche d'Espagne après avoir été roi de Naples. Mais celui-ci s'était fait représenter par son épouse Julie, sœur de Désirée Clary, l'une des premières flammes de l'Empereur et désormais épouse du général Bernadotte, prince de Pontecorvo.

Une troupe de spectres endiamantés, guettant du haut du ciel l'arrivée au Purgatoire d'une âme pécheresse.

Quelques instants plus tard, l'archichancelier Cambacérès, poudré et l'œil fardé comme à l'ordinaire, faisait son entrée, suivi de Regnaud de Saint-Jean d'Angély, secrétaire d'État de la Maison impériale.

L'air se chauffait imperceptiblement, mais les conversations étaient étouffées et les mines graves.

Le silence s'abattit sur l'assemblée à l'entrée de l'Empereur et de l'impératrice. Ils prirent place sur leurs trônes. Masque figé, l'Empereur se leva.

— Dieu sait, déclara-t-il, combien une pareille résolution a coûté à mon cœur. Mais il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de mon courage lorsqu'il m'est démontré qu'il est utile au bien de la France. J'ai besoin d'ajouter que, loin d'avoir jamais eu à me plaindre, je n'ai au contraire qu'à me louer de l'attachement et de la tendresse de ma bien-aimée épouse. Elle a embelli quinze ans de ma vie. Le souvenir en restera toujours gravé dans mon cœur. Elle a été couronnée de ma main : le rang et le titre d'impératrice couronnée demeureront, mais surtout qu'elle ne doute jamais de mes sentiments et qu'elle me tienne toujours pour son meilleur et son plus cher ami.

Et il se rassit.

Le visage blafard de l'archichancelier s'était mué en un théâtre d'expressions plus rapides qu'un drame de marionnettes. Joséphine devait parler ou, plus exactement, lire un texte.

— « Avec la permission de notre auguste et cher époux... », commença-t-elle.

Et les larmes l'étouffèrent. Les sanglots la secouèrent.

Madame Mère pinça les lèvres dans une expression de vengeance. Caroline fit une moue à peu près pareille.

Joséphine tendit le texte à Saint-Jean d'Angély, debout au pied de l'estrade. Il lut ceci :

— « ... je dois déclarer que, ne conservant aucun espoir d'avoir des enfants qui puissent satisfaire les besoins de sa politique et l'intérêt de la France, je me plais à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de dévouement qui ait jamais été donnée sur la terre. Je tiens tout de ses bontés et, du haut de ce trône, je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour du peuple français. Je crois reconnaître tous ces sentiments en consentant à la dissolution d'un mariage qui désormais est un obstacle au bien de la France, qui la prive du bonheur d'être un jour gouvernée par les descendants du grand homme si évidemment suscité par la Providence pour effacer les maux d'une terrible révolution et rétablir l'autel, le trône et l'ordre social... »

Saint-Jean d'Angély observa une courte pause et reprit sa lecture :

— « Mais la dissolution de mon mariage ne changera rien aux sentiments de mon cœur : l'Empereur aura toujours en moi sa meilleure amie. Je sais combien cet acte commandé par la politique a froissé son cœur, mais l'un et l'autre nous sommes glorieux du sacrifice que nous faisons au bien de la patrie. »

L'assistance demeura immobile et muette, regards fixés sur l'homme et la femme qui avaient jusqu'alors formé le couple impérial. Eugène de Beauharnais avait failli se trouver mal.

Joséphine se leva et descendit de l'estrade, suivie de Napoléon, qui l'accompagna à la porte. Là, ils se séparèrent, elle regagnant ses appartements et lui, son cabinet.

Un souper fut servi.

Eugène et Hortense de Beauharnais n'y assistèrent pas ; ils étaient près de leur mère.

Parvenu dans son cabinet, Napoléon se laissa tomber sur la causeuse où il avait l'habitude de se reposer et se masqua le visage de la main, sous les regards consternés de Saint-Jean

d'Angély et du baron de Méneval, son secrétaire. Il demeura ainsi un long moment. Quand il se leva enfin, son masque semblait défiguré.

Le vainqueur du monde subissait sa plus grande défaite : celle qu'il s'était lui-même infligée.

Les yeux de Méneval s'embruèrent. Il savait à quel point son maître avait éprouvé le besoin de son épouse. Un besoin lancinant de jour et de nuit. N'avait-il pas, huit mois plus tôt, presque jour pour jour, réveillé l'impératrice en pleine nuit, à 2 heures, pour la contraindre à le suivre dans une visite des villes frontières d'Alsace ? Elle avait à peine eu le temps d'enfiler une robe et un manteau de nuit, boutonné jusqu'au cou, et de serrer ses cheveux dans un foulard de cachemire. Ses dames de cour n'étaient pas mieux loties et quand le jour s'était levé, à la première étape, les officiers n'avaient pu masquer leur étonnement devant leur tenue. Seigneur, comme le temps filait ! Et comme l'âme est inconstante !

L'Empereur esquissa un pas vers la porte et se ravisa. Avait-il projeté de se rendre dans les appartements de l'impératrice ? Toujours fut-il qu'il se ressaisit. Le stoïcisme durcit à nouveau ses traits.

— Qu'on nous serve à souper ici, dit-il.

En attendant, il alla à la fenêtre et écarta les rideaux car, de la sienne, on apercevait celles des appartements de l'impératrice. Elles étaient toutes éclairées. Elles le resteraient toute la nuit.

Mais il ne pouvait voir à travers les rideaux tirés.

Il pleuvait à verse le lendemain et la neige se changeait en gadoue. Napoléon annonça qu'il irait à Trianon. Joséphine partirait sans doute pour la Malmaison. Après un en-cas rapidement avalé, l'Empereur parut agité. Un fracas d'équipages et de sabots le tira brusquement vers la fenêtre de son cabinet. À travers les vitres ruisselantes, on apercevait *L'Opale*, le carrosse doré de l'Impératrice, avancé devant le perron. Les valets chargeaient les malles dans les voitures suivantes. Napoléon sortit brusquement et se dirigea vers les appartements de celle qui, la veille encore, était son épouse. Elle était à la porte,

en tenue de voyage. À la vue de l'Empereur, elle fondit en larmes. Il la prit dans ses bras et l'embrassa avec tendresse. Elle défaillit et manqua tomber. Il la laissa aux soins de Méneval et s'esquiva.

— Priez l'Empereur de ne pas m'oublier..., murmura-t-elle.

Méneval hocha la tête et l'assura qu'il transmettrait la prière. Mais il ne pouvait s'attarder et risquer de faire attendre son maître. Il s'arracha aux mains implorantes de Joséphine, dévala l'escalier et courut vers la cinquième calèche, où il prit place haletant aux côtés de Saint-Jean d'Angély. L'Empereur et sa famille étaient montés dans les quatre premières voitures, dont on claquait les portières.

Les chevaux ruisselaient comme les bonnets de cuir des postillons. Le soleil avait déserté la France. Ou peut-être seulement l'Empire. Il désapprouvait le sacrifice.

**« Votre second mari emplira
le monde de sa gloire... »**

Troncs noirs et nus s'élevant comme des gibets des parterres blancs, que la pluie commençait à détremper, la vue des jardins de l'Élysée-Napoléon n'incitait guère à la contemplation. Car, sur l'avis du maître des équipages, jugeant les chemins trop enneigés, l'impératrice n'avait pas été à la Malmaison, mais à ce palais jadis appelé Élysée-Bourbon.

Et pourtant ce paysage désolé retenait le regard de Joséphine : il symbolisait la réalité. Pis : la vérité.

Tout avait été factice.

À commencer par les déchirants adieux de la veille : les intentions de Napoléon lui avaient été annoncées lors d'un entretien requis par Fouché, le ministre de la Police générale, un dimanche à Fontainebleau, après la messe.

— Madame, la vérité visible de tous ne peut être ignorée de vous : la dynastie a besoin d'héritiers.

Le choc avait laissé Joséphine muette pendant un long moment. L'amitié qu'elle avait perçue dans le ton de Fouché ne laissait aucun doute sur ses intentions. Il n'avait jamais varié depuis ces temps difficiles qu'elle avait connus à sa sortie de prison : lui, le policier terrible, avait été secourable, il lui avait même glissé parfois dans la main un rouleau d'or, quand ils se rencontraient au Palais-Royal. Mais aussi, elle lui avait été utile, car elle connaissait bien des gens en vue et l'informait sur leurs faits et dires.

— Le divorce pourrait être long et pénible pour Vos Majestés. Mon sentiment est que, si vous rassembliez votre courage et demandiez vous-même la répudiation, vous allégeriez la souffrance de l'Empereur. Il paraîtrait de la sorte s'incliner devant votre sagesse et votre bonté.

Elle ? Elle demander la répudiation ? Mais c'eût été s'arracher le cœur !

Les jours passèrent et elle y chercha les exorcismes qui chasseraient le spectre d'une séparation et, pour commencer, les retours de flamme de Napoléon, ces sourires qui semblaient tout nier et ces rares nuits où, au terme des conseils, il lui faisait l'amour comme jadis, chez elle au 5, rue Chantereine. Il n'était alors que le jeune « général Vendémiaire », mais déjà célèbre. Hâve, crotté, malhabile mais fougueux, étouffant les cris de sa maîtresse par un baiser sans fin...

À vrai dire, ces épanchements s'étaient amenuisés jusqu'à disparaître totalement après la bataille de Wagram. Quand il avait regagné Paris, fin juillet, sa victoire sur l'archiduc Charles et les Autrichiens l'avait changé.

Depuis, plus d'étreintes.

Le 30 novembre, après dîner, il avait lui-même proclamé ses intentions dans leur crudité originelle. Il avait demandé qu'on les laissât seuls et lui avait déclaré sèchement qu'il comptait divorcer rapidement parce qu'il voulait avoir des enfants ; c'était l'exigence de sa dynastie. Sa dynastie : avait-elle assez entendu ces mots ! Elle avait poussé les hauts cris, avait fondu en larmes, s'était roulée par terre et sentie proche de l'évanouissement.

Il avait aussi déclaré qu'il l'avait aimée quatorze ans – comme s'il lui avait versé une rente ! – et qu'ils seraient désormais amis. Elle avait regagné ses appartements sans donner son consentement.

Le lendemain au soir, elle avait alors posé ses conditions : elle resterait à Paris et ne souffrirait pas d'en être éloignée. Elle conserverait son rang et ses prérogatives d'impératrice, avec son personnel, son titre, ses gardes, son escorte. Ses dettes seraient payées. Elle garderait la propriété de ses résidences, l'Élysée-Napoléon à Paris, le château et les domaines de la Malmaison, ainsi que le château de Navarre.

Quand elle ne pleurait pas, elle en serrait les dents de colère.

Deux jours plus tard, Saint-Jean d'Angély était venu l'assurer que Sa Majesté consentait à ses exigences et que des actes écrits en seraient garants.

Maigre consolation.

Elle partit alors pour la Malmaison, loin de cette ville dont jadis un bel et jeune amant d'occasion, le philosophe Nicolas Chamfort, lui avait fait le triste portrait : « Paris, ville de délices et de plaisirs où les trois quarts des gens meurent de chagrin. »

Elle ne s'était jamais appelée Joséphine ; ce nom était une invention de Bonaparte depuis 1796. Son véritable nom de naissance était Marie-Josèphe Rose Tascher de La Pagerie, et on la surnommait Yéyette. Mais il trouvait Rose commun et sans doute prononcé par trop d'hommes dans le passé. C'était sa manie de renommer les femmes ; il avait ainsi imposé un nouveau nom à l'une de ses maîtresses de jadis, Désirée Clary : Eugénie.

Elle était née le 23 juin 1763, aux Trois-Ilets à la Martinique. Elle avait donc quarante-cinq ans. D'ailleurs, les Bonaparte l'appelaient « la Vieille ». Ils triomphaient maintenant. Avaient-ils assez intrigué contre elle ! À commencer par ce bel-lâtre de Joseph, soutenu par Madame Mère.

Cela n'allégeait pas le chagrin, mais elle avait senti l'orage grossir depuis des années, depuis les semaines précédant le sacre. Les portes closes à l'heure des tendresses et les mines froides du lendemain l'avaient assez prévenue de la décision qui mûrissait comme un cancer dans l'esprit de son époux.

Il y avait, dans le salon des Tuileries où elle se tenait d'habitude avec les dames de la cour, une petite porte ; elle communiquait avec le cabinet de l'Empereur par un escalier dérobé. Quand celui-ci voulait entendre le conseil de sa femme, il venait parfois lui-même, y donner trois coups bien forts. C'était d'habitude le soir ; elle s'empressait d'y aller. Mais, depuis de nombreux mois, les appels impériaux s'étaient de plus en plus espacés. Et quand ils résonnaient, elle était saisie d'une agitation

visible de toutes ces dames. L'une des dernières fois, elle avait fondu en larmes.

Elle s'avisa des regards inquiets qui pesaient sur elle et se res-saisit. Mme de Sémonville lui demanda si elle désirait une tasse de café. Elle l'accepta.

Divorcer ? songea-t-elle. Et comment s'y prendrait son ancien époux, tout empereur qu'il fût ? La loi l'interdisait déjà à toute femme qui avait dépassé quarante-cinq ans. De surcroît, il avait lui-même décrété qu'aucun membre de la famille impériale n'avait le droit de divorcer ; seule était admise la séparation de corps, à la condition que l'Empereur y consentît et qu'il n'y eût pas eu de mariage religieux¹. Or celui-ci avait bien eu lieu, trois jours avant le sacre : il avait été célébré à minuit, dans la chapelle des Tuileries, par le cardinal Fesch, sur la recommandation expresse du pape. Les témoins avaient été peu nombreux, il est vrai, neuf, mais ils étaient toujours en vie.

Ah, le cher Cambacérès n'aurait pas trop de ses fameuses finasseries pour tirer son maître de cette nasse.

Elle sirota lentement le café, adouci d'une cuillerée de miel. Le parfum de la décoction se faufila dans sa mémoire ravagée de chagrin.

La mer scintillait à travers les cocotiers et le parfum des frangipaniens flottait jusqu'à la vaste demeure des Trois-Ilets, se mélangeant à l'odeur sucrée de la bagasse que les ouvriers brûlaient dans les champs de canne à sucre. Trois fillettes en robes de mousseline blanche, des gaules comme on les appelait, flottant autour du corps, couraient dans les jardins, munies de filets à papillons.

— J'en ai un ! s'écria la puînée, Désirée.

Mais quand elle voulut examiner le captif, au fond du filet de tulle, l'insecte s'échappa sous son nez et elle poussa un cri de déception.

1. Napoléon avait fait inscrire cette clause à l'article 7 du statut de la famille impériale du 31 mars 1806.

— Marion ! cria une voix de la terrasse. Ramenez les enfants ! Il fait trop chaud !

C'était en octobre, et l'on disait qu'en France les gens se couvraient chaudement et que l'on frissonnait dans les maisons. Était-ce Dieu possible ? La mulâtresse reconduisit les fillettes vers la maison.

Elles étaient trois, Rose, dite Yéyette, Désirée et Marie-Françoise, dite Manette, nées chacune à deux ans d'écart.

— Tu es tout en sueur, observa Mme de La Pagerie, essuyant de son mouchoir le front et les joues de Manette, s'attardant une fraction d'instant sur la tache pourpre qui s'épandait sur un côté du visage de l'enfant ; un défaut de naissance que la mère masquait soigneusement par un fard expédié de Paris.

C'était un dimanche après-midi. Point de leçons pour les demoiselles et jour de repos pour les indigènes, selon les prescriptions de la Bible. Aussi le service de la maison et du domaine n'était-il assuré que par la moitié environ du personnel ordinaire, onze personnes au lieu de vingt. Désirée et Marie-Françoise reprendraient demain leurs études : les cinq premiers jours de la semaine, une leçon de français le matin donnée par un précepteur, une leçon de sciences l'après-midi, calcul, histoire et histoire naturelle. Le samedi, religion et morale le matin, dessin et musique l'après-midi.

Rose, elle, avait achevé ses études après trois années de pensionnat chez les dames de la Providence, à Fort-Royal. Elle aidait sa mère à tenir la maison et se préparait à devenir une épouse digne du rang de sa famille.

Son père, Joseph Tascher de La Pagerie, fils d'un noble installé dans l'île depuis 1726, avait été page chez la dauphine Marie-Josèphe de Saxe, la mère du futur Louis XVI, puis il avait gagné son brevet de sous-lieutenant et était revenu en Martinique en 1755. Il y avait épousé quelques années plus tard la fille d'une riche famille originaire de l'Ile-de-France, Rose Claire des Vergers de Sannois. Et il s'employa à faire valoir le domaine dont il était désormais le maître, des plantations de canne à sucre et de caféiers. Il avait, par ailleurs, des terres dans l'île voisine de Sainte-Lucie. Rien qu'aux Trois-Ilets, il possédait cent cinquante esclaves pour exploiter la canne à sucre ; commercer en colonies n'était pas

déchoir. Ses talents d'administrateur lui valurent rapidement un revenu annuel de 50 000 livres dans le commerce du sucre et du café, ainsi que de la vanille de Sainte-Lucie. De l'ouragan de 1766, qui avait ravagé l'île, ne subsistaient plus que les souvenirs : tout avait été rebâti.

Le dimanche, après la messe, les grandes familles de l'île s'invitaient les unes les autres pour des fêtes, chacune déployant les signes de sa richesse et de sa distinction. Parfois, Rose s'échappait pour aller aux bamboulas des Noirs, où les rires lui paraissaient plus vrais. Et, à son instigation, les Tascher offraient même des festins.

La studieuse Désirée était la favorite de sa mère, mais Yéyette celle de son père, capitaine de port dans la Marine royale. M. de La Pagerie ne savait rien refuser à sa cadette. Il ne dissimulait pas qu'il la considérait comme un heureux présage : elle était née, en effet, le jour même où la Martinique avait été rendue à la France, et par cette coïncidence, sa venue au monde avait été saluée par des salves d'artillerie ; elle correspondait à la prise de fonctions du chef de la famille ; elle symbolisait donc l'aube d'une nouvelle fortune.

Les trois fillettes étaient ravissantes, chacune à sa façon. Marie-Françoise incarnait la grâce mutine, Désirée, la grâce pensive, et Rose, la grâce volontaire. Elle n'était que sourire, elle n'aimait rien tant que chanter et danser, à l'enchantement des domestiques noirs. Mais son apparente insouciance dissimulait mal une mystérieuse autorité...

Que cela était loin !

La songerie suscitée par le moka s'interrompt. Joséphine reprit conscience du présent.

Impératrice hier, aujourd'hui répudiée, fût-ce en conservant le titre.

Les souvenirs étaient plus lumineux que le décor.

Qui donc donnerait à Napoléon les fils que réclamait la dynastie ? Le savait-il déjà ? Y avait-il une autre femme ? Qui serait l'impératrice suivante ?

Le cœur est comme une fleur, il a plusieurs pétales.

Le souvenir de son premier amour voleta devant la vitre voilée de pluie. William : svelte et blond, le teint duveté, une mèche dans l'œil gris. Il était le fils des voisins, les Keith, installés dans l'île depuis vingt ans. Des Anglais exilés à cause d'une histoire dont Rose n'avait entendu que des bribes et à laquelle elle ne comprenait pas grand-chose : une guerre qui avait opposé les partisans d'une dynastie, les Stuart, à ceux d'une autre, les Hanovre. Qu'importait, d'ailleurs. Le cœur de Rose s'était pour la première fois ouvert à une émotion qu'elle ignorait. Quand elle voyait William, la lumière semblait plus chaude. Et sans doute en était-il de même pour lui, car, dès qu'il était en présence de Rose, le sourire semblait s'étendre sur sa personne entière.

La première fois, il avait onze ans et elle, dix.

Ils se voyaient souvent, car les Keith étaient convenus avec les Tascher que le même précepteur donnerait ses cours aux trois enfants ensemble – Marie-Françoise était alors trop jeune. Bien qu'Écossais, les Keith parlaient, en effet, français comme tous les gens de l'île et, de toute façon, le savoir n'a pas de langue. Il n'y eut pas d'exception le samedi matin, puisque les Keith étaient catholiques.

À la fête du dixième anniversaire de Rose, un esclave fut affranchi, selon un souhait auquel son père avait agréé. Son aînée s'était attachée au sort de ces gens dont elle devinait la souffrance. Et il en serait de même à chacun de ses anniversaires et de ceux de sa sœur. L'après-midi, l'on dansa au son d'un clavicin aigret et désaccordé, et le partenaire de Rose fut évidemment William. À la fin du premier menuet, il l'embrassa sur la joue et elle frémit.

Dehors, et raisonnablement loin, les Noirs dansaient aussi, mais au son de pipeaux et de tambourins et sur des airs moins savants que ceux de Grétry. Rose eût rêvé d'entraîner William dans leur cercle, mais, elle le savait, M. de La Pagerie n'y eût pas consenti. Le chef des esclaves désapprouvait déjà ces affranchissements sans raison. Il n'aimait pas non plus que Rose fût quasiment idolâtrée par les Noirs, sur lesquels elle avait autant

d'ascendant que lui. La bonté de la fillette transparaisait à leurs yeux, et elle avait le mérite d'être spontanée et non pas réfléchie.

Il en fut ainsi même pendant le séjour de Rose au pensionnat. Car elle revenait à la maison pour son anniversaire et elle attendait le baiser de William à la fin du traditionnel menuet. Un accord tacite s'imposa : quand ils seraient d'âge, William épouserait Rose. M. de La Pagerie finit par le promettre. Les Keith évoquaient parfois un héritage d'Angleterre qui ferait de leur fils un parti fortuné, ce qui ne gâtait rien.

Un soir, devant de loin l'anniversaire, William embrassa Rose sur la bouche. Baiser furtif, certes, mais il enflamma la future fiancée. Elle enlaça soudain son promis et lui rendit fougueusement son baiser. Des bruits de pas les séparèrent.

Puis le monde s'écroula.

Un matin, M. Keith s'embarqua pour l'Angleterre, emmenant William. Il allait faire valoir ses droits sur l'héritage d'un oncle, Lord Lovat.

— Je reviendrai, promit William à Rose en larmes.

Les semaines, puis les mois s'écoulèrent, il ne revint pas.

— Il poursuit ses études à l'université d'Oxford, se limitait à dire Mme Keith.

Pourquoi n'écrivait-il donc pas ? Comment expliquer tant de froideur ?

Dans sa frustration, Rose pratiqua le passe-nerfs recommandé par Jean-Jacques Rousseau : jeter des cailloux sur des troncs d'arbre ; s'ils atteignent leur but, le vœu que l'on fait sera exaucé, sinon, c'est l'échec. Elle les manqua tous.

Puis l'image d'une certaine mulâtresse, Euphémie, prit corps. On ne prononçait pas son nom à la légère : elle était la magicienne de l'île et chacun redoutait ses humeurs. Elle lisait les lignes de la main, prédisait l'avenir et jetait ou déliait des sorts.

— Allons voir Euphémie, dit-elle un jour à deux de ses camarades de jeux.

Elle ne l'eût certes pas proposé à Manette, qui l'eût dissuadée de recourir aux services des puissances ténébreuses et qui eût même prévenu leur mère.

— Allons.

Elles se promirent de le faire dès le lendemain.

Fille d'un Irlandais, Euphémie logeait dans une cabane près des Trois-Ilets, au bout d'une allée bordée de hautes plantes aux fleurs énormes, des *Amaryllis gigantea*. Quand les trois donzelles arrivèrent à la porte, elles regrettèrent leur initiative. Quelle folie ! Elles affronteraient à coup sûr des serpents géants et des hiboux furieux. Les esprits infernaux s'empareraient d'elles...

— Ne craignez rien, dit une voix de l'intérieur de la maison. Ce n'est pas ici la porte des Enfers.

Et Euphémie s'avança, quinquagénaire sans doute aux yeux cernés et au corps flétri. Les trois jeunes filles entrèrent, et l'une d'elles, Sophie de Sivry, offrit à la voyante un petit sac de moka, pour la cérémonie du marc de café. L'appréhension de Rose se changea lentement en méfiance, puis en désintérêt. Si elle n'avait elle-même eu l'idée de cette visite, elle se serait enfuie. Elle se tint en retrait, écoutant les vaticinations de la voyante, tandis que celle-ci examinait les mains de ses compagnes. Des prédictions, la belle jambe ! Si elles s'accomplissaient jamais, ce serait loin d'ici, dans le temps et l'espace, et tout le monde alors aurait oublié Euphémie.

Vint le tour de Rose.

— Vous serez unie à un homme blond, destiné à quelqu'un de votre famille. La jeune personne que vous remplacerez ne vivra pas longtemps. Un créole que vous aimez ne cesse de penser à vous...

Rose tressaillit.

— Vous ne l'épouserez jamais et vous tenterez même de lui sauver la vie. Votre étoile vous promet deux alliances. Le premier de vos époux est blond, né à la Martinique, mais il habitera l'Europe et ceindra l'épée. Il aura quelques moments de bonheur. Un procès fâcheux vous désunira et, par suite de grands troubles dans le royaume de France, il périra de manière tragique.

Quelles sinistres annonces !

— Votre second mari sera brun et peu fortuné de naissance, mais il emplira le monde de sa gloire. Vous serez hissée au

sommet de la grandeur, mais un jour les ingrats vous auront oubliée et vous mourrez triste. Vous songerez à la douce vie que vous meniez jadis en colonie...

Peste soit de la sorcière ! Rose retira sa main.

Tant d'années plus tard, Joséphine refit instinctivement le geste.